

## « La langue n'existe pas, mais elle insiste ». Entretien avec Jean-Jacques Lecercle

Jean-Jacques Lecercle,  
Oleg Bernaz et Evgeny Blinov

### Abstract

**“Language doesn't exist, but it insists”.**  
**An interview with Jean-Jacques Lecercle**

In this interview, we discuss some of the central issues of Jean-Jacques Lecercle's work, such as the dynamic between language, on the one hand, and politics, history and social praxis, on the other. While situating these in the theoretical and practical context of the current political climate, we also analyse them from the viewpoint of their relationship with the tradition of Russian Marxist philosophy of language. The answers and questions of this interview reveal a posture less focused on amassing knowledge than on pursuing ongoing philosophical work in which critique becomes both a conceptual analysis of its own historically imposed limits and a testing ground for moving past them.

**Keywords:** Marxist philosophy of language, History, Ideology, Language policy

**Oleg Bernaz et Evgeny Blinov**<sup>1</sup> – Nous voudrions pour commencer poser quelques questions sur votre ouvrage *Une philosophie marxiste du langage* (2004). De fait, ce livre a un statut tout à fait particulier. D'une part, comme l'indique le titre, vous vous employez à construire un ensemble de thèses relevant d'une philosophie proprement marxiste du langage. Mais il convient de préciser, d'autre part, que ce livre relève également d'une prise de position, d'une manière d'intervenir dans une conjoncture sociale et politique complexe. *Une philosophie marxiste du langage* est donc tout à la fois une

*théorie* marxiste du langage et une *intervention* dans une conjoncture relativement stable définissant le moment historique dans lequel nous nous situons aujourd'hui. Pour nommer, décrire et intervenir dans ce moment historique, vous vous référez à Chomsky et Habermas notamment car, selon vous, ils sont les deux grands représentants de la philosophie dominante du langage d'aujourd'hui.

Notre première question est la suivante : si vous deviez écrire à nouveau un livre sur la philosophie marxiste du langage, partiriez-vous également de Chomsky et Habermas pour intervenir et déplacer les coordonnées de la conjoncture de laquelle fait partie votre démarche ?

**Jean-Jacques Lecercle** – Cette question est d'autant plus pertinente que je viens de terminer un nouveau livre sur la philosophie du langage (*De l'interpellation*), dans lequel Chomsky et Habermas sont absents, principalement parce que j'ai déjà critiqué leurs positions et n'ai pas changé d'avis sur ce point, mais aussi pour des raisons que ma réponse à la prochaine question permettra peut-être d'éclairer.

Je vais donc feindre d'avoir à réécrire ma *Philosophie marxiste du langage* et me demander si, dans ces conditions, je choisirais les mêmes adversaires. Et je vais faire, pour l'un comme pour l'autre, une réponse de Normand : oui et non, ou plutôt non et oui.

Je commence par Chomsky. Je pourrais l'ignorer parce que le moment où dominait en linguistique une conception scientiste/positiviste de la discipline est aujourd'hui dépassé, tout comme est dépassé le moment structuraliste où la linguistique était la science phare qui devait servir de modèle à toutes les sciences humaines. La théorie chomskienne, qui était le programme de recherche dominant en linguistique au niveau mondial n'est plus qu'une secte comme les autres. Les paradigmes scientifiques finissent par s'épuiser, les gourous vieillissent et les sciences du langage (terme qu'aujourd'hui on tend à préférer à celui de linguistique, ce qui est significatif) se sont développées dans des directions diverses, dont la plupart n'ont plus rien à voir avec le programme scientifique chomskien : théories de l'énonciation, sociolinguistique (Blanchet, Calvet, de Robillard 2007), sémantique whorfienne façon Wierzbicka (2006 ;

2016), écolinguistique, mais aussi, car le positivisme n'est pas mort, théories cognitives. Plutôt qu'à la grammaire universelle, on s'intéresse à l'anglais comme langue globale (Coupland 2013), aux nouveaux anglais (Kachru, Kachru, Nelson 2009), aux politiques linguistiques (Calvet 1987 ; Calvet 2002). Ces développements naturellement m'agrément, puisque je défends une conception du langage comme ensemble de pratiques plutôt que comme faculté de l'esprit humain.

Mais il n'est pas sûr que je puisse ignorer Chomsky complètement. D'abord parce que, comme je l'ai dit, le positivisme en linguistique n'est pas mort, les théories cognitives en sont la preuve et que l'idéologie positiviste/empiriste anglo-saxonne a de beaux jours devant elle dans ces temps d'hégémonie néo-libérale contestée mais pas encore liquidée. Et dans ce contexte, en plus du fait que sa théorie a été la seule à connaître un renom mondial, Chomsky présente des avantages (en tant qu'adversaire principal), en ce que sa philosophie du langage a la grande qualité d'être entièrement explicite (là est la grandeur de Chomsky – le seul problème est qu'elle est fausse) et d'être un bon spécimen de la tendance idéaliste dominante en matière de philosophie du langage (mais pas seulement en cette matière) : l'individualisme méthodologique (qui domine également, par exemple, les théories de l'énonciation). Les six principes de ce que j'ai appelé la philosophie dominante du langage (immanence, fonctionnalité, transparence, idéalité, systématité, synchronie : Lecercle 2004, 67-68) font encore les mêmes ravages, sous la forme vulgarisée d'un sens commun ou sous la forme cultivée d'une philosophie spontanée de savants.

Je ferai pour Habermas le même genre de réponse. Ce que j'ai appelé la « conjoncture Habermas » était déjà dépassée en 2004 (et je pense qu'il en était conscient lui-même, comme en témoigne son évolution philosophique, où la théorie de l'agir communicationnel n'est plus centrale). Les quinze ans écoulés n'ont fait qu'accentuer cette tendance. On pourrait dire la même chose de Rawls, c'est-à-dire de la tentative de donner un fondement philosophique au libéralisme, au sens anglais du terme, c'est-à-dire à la démocratie représentative et à l'État providence. La conjoncture politique, avec la montée

du nationalisme et du populisme, nous a entraînés dans d'autres directions.

Et pourtant, outre l'importance philosophique, qui restera, de Habermas, on doit encore réfléchir sur cet échec de la reconstruction communicationnelle du matérialisme historique, car la tentative d'Habermas reste le seul exemple d'une philosophie première qui est une philosophie du langage, une philosophie qu'on peut encore essayer de remettre sur ses pieds (en la renversant, en la faisant passer de philosophie première à une conception messianique du communisme langagier). Et si la conjoncture politique a changé, dans un sens nationaliste et identitaire, le point philosophique important est qu'il n'y a pas de philosophie nationaliste du langage.

**O. B. et E. B.** – Quels seraient, selon vous, les changements notables que le moment de la conjoncture actuelle vous imposerait de prendre en considération si l'on veut y intervenir efficacement ?

**J.-J. L.** – La conjoncture politique a donc changé. La crise de 2008 a sérieusement mis à mal l'hégémonie néolibérale. On peut citer ici l'analyse de Chantal Mouffe de ce qu'elle appelle le « moment populiste » (Mouffe 2018) comme tentative hégémonique de supplanter le néolibéralisme. Je ne partage pas son optimisme. Je ne suis pas convaincu par la possibilité d'un « populisme de gauche » : le « signifiant flottant » qu'elle assigne à ce type de populisme, la « démocratie » ne me semble pas capable de mobiliser les affects et de coordonner les différentes revendications, contrairement au signifiant nationaliste, qui est tout à fait capable de mobiliser un « nous » contre le « eux » de l'immigration, *agôn* fictif, comme en témoigne la dichotomie de Macron (progressistes contre nationalistes), jeu d'ombres chinoises par lesquelles le capitalisme feint de s'opposer à lui-même en proposant deux issues à sa crise (soutien franc dans l'idéologie néolibérale, soutien indirect, par déplacement métonymique, dans le populisme pour qui l'ennemi n'est pas le capitaliste mais l'immigré). Ce double choix et ce déplacement métonymique ne sont pas nouveaux : ils ont un précédent dans le fascisme, et nous sommes entrés dans une société post-démocratique.

La question est donc : quel type d'intervention pouvons-nous avoir dans cette conjoncture nouvelle du point de vue de la philosophie du langage ? Ce qui a changé dans la conjoncture, c'est que la lutte idéologique se situe maintenant sur deux fronts. Sur le front principal (ou, pour changer de métaphore, contre ce qui est encore la carte maîtresse du capital), le type d'intervention n'a pas changé : l'idéologie dominante est encore celle de l'individualisme méthodologique et il faut continuer à rappeler qu'en matière de langage, l'individualisme méthodologique est une position intenable (il y a un lien entre le langage en tant que commun et la nécessité du communisme – ce pour quoi Habermas, contre lui-même, peut nous indiquer la voie d'une philosophie dernière). Sur le front secondaire, celui du nationalisme/populisme, on pourra suivre deux directions. On pourra donc constater que, comme je l'ai dit, il n'y a pas de philosophie du langage nationaliste, ou plutôt qu'il n'y en a plus, et se demander pourquoi. Je suggère une réponse rapide : la tradition de la supériorité de certaines langues (langue de culture : le français comme expression logique ; langue de communication : la « simplicité » de la grammaire de l'anglais explique son succès mondial, plutôt que la domination de l'impérialisme ; langue d'origine, car Dieu, selon un linguiste suédois, parle le suédois et Satan le français, Adam ne parle pas l'hébreu mais le danois (Olender 1994) ; supériorité structurelle des langues indo-européennes) a fait long feu, et l'épisode des fascismes (les tentatives grotesques de Mussolini d'italianiser le vocabulaire – on ne dit plus whisky mais *spirito d'avena* – et la langue du 3<sup>ème</sup> Reich, la LTI de Klemperer : 1996 ; Simoni 2004) interdit sa renaissance : en France, les politiciens d'extrême droite en sont réduits, en matière de langage à annoncer l'invasion de l'arabe (avec les mêmes métaphores qu'ils utilisent pour décrire l'immigration). De ce point de vue la Grammaire Universelle de Chomsky a eu des effets positifs (universalité du langage, égalité des langues). Et on interviendra donc, seconde direction, dans la conjoncture politique en analysant le fond linguistico-rhétorique de l'idéologie nationaliste et son fondement, le déplacement métonymique du capitaliste à l'immigré dans la construction de l'antagoniste politique. Et l'objet principal de cette intervention

sera la déconstruction du concept de langue (naturelle), selon ma formule favorite : l'anglais n'existe pas, mais il insiste.

**O.B. et E.B.** – Nos premières deux questions portent sur le moment actuel de la conjoncture qui définit notre position historique. Mais nous voudrions également revenir à la tradition dans laquelle vous vous inscrivez et dont vous vous réclamez. Cette tradition a des multiples racines et elle recouvre des auteurs très différents, marxistes et paramarxistes, mais nous voudrions tout d'abord revenir à la philosophie marxiste russe soviétique du langage. Force est de reconnaître que depuis 2004, l'année de publication de votre ouvrage *Une philosophie marxiste du langage*, plusieurs livres des philosophes et linguistes soviétiques des années 1920-1930 ont été traduits en français. On notera la nouvelle traduction du livre de Volochinov *Marxisme et philosophie du langage* (2010), quelques textes de Lev Jakubinskij rassemblés dans le volume *Lev Jakubinskij, une linguistique de la parole (URSS, années 1920-1930)* (2012), mais aussi les articles de Evgeny Polivanov recueillis sous le titre *Pour une linguistique marxiste* (2014).

Nous aimerions demander quel est l'impact que ces récentes traductions ont eu sur votre pensée et votre travail ? S'agit-il d'un simple élargissement de votre vision sur un contexte historique particulier (URSS des années suivant la révolution d'octobre de 1917) ou, à un niveau plus profond, d'un changement dans la manière même dont vous percevez la tradition de la philosophie marxiste du langage ?

**J.-J. L.** – On doit d'abord saluer le travail des traducteurs et l'accueil que leur font les éditions Lambert-Lucas. Le titre du recueil d'articles de Polivanov (*Pour une linguistique marxiste*) ne peut m'être indifférent. J'ai donc lu ces textes avec le plus grand intérêt (comme je ne lis pas le russe, je ne connaissais de Polivanov que quelques fragments publiés naguère dans *Les maîtres de la langue*, chez Maspero : à peine plus que des citations). Cela dit, je constate que ces lectures n'ont pas bouleversé ma conception du langage ou de ce que pourrait ou devrait être non une linguistique marxiste (je récuse ce terme et souhaite laisser les linguistes travailler en paix), mais une philosophie marxiste du langage. Mon intérêt

pour la linguistique soviétique concerne une conjoncture historique qui impose une sortie du formalisme (philologie et linguistique structurale) et contraint les linguistes à envisager le langage comme un ensemble de pratiques, relevant d'une politique linguistique (décrire des langues rares, les écrire, les soutenir pour prévenir leur disparition, etc.). Le grand intérêt de l'œuvre de Polivanov est qu'il tente de tenir les deux aspects de cette contradiction potentielle : il défend la grammaire comparée contre Marr, mais aborde également l'influence de la conjoncture historique et sociale sur la langue (cf. l'article sur la prononciation à la française de l'intelligentsia russe, ou celui sur l'argot des écoliers).

En réalité, mon intérêt pour la culture soviétique s'est développé dans d'autres directions : j'ai relu l'œuvre philosophique de Lénine pour mieux comprendre ce qu'on pouvait en tirer du point de vue d'une philosophie du langage<sup>2</sup>, et surtout j'ai lu Vygotski (1997), enfin disponible en français grâce aux traductions de Françoise Sève (elle a traduit l'intégralité de *Pensée et langage*, alors qu'on ne disposait que d'une traduction anglaise partielle et en particulier débarrassée de toute allusion au marxisme).

Surtout, si ma conception de la philosophie du langage a évolué depuis le livre de 2004, c'est parce que je suis revenu sur la tradition marxiste dont j'avais un peu rapidement, et à des fins polémiques, déclaré qu'elle n'existait pas : en particulier j'ai relu Gramsci et Tran Duc Thao (1973). Et, en dehors de la philosophie du langage, j'ai découvert l'anthropologie marxienne de Sève : ma conception du langage doit beaucoup aux cinq concepts de Marx autour desquels Sève construit son anthropologie (*Tätigkeit, Vermittlung, Vergegenständlichung, Aneignung, Entfremdung* : Sève 2008).

**O.B.** et **E.B.** – Restons un peu dans le contexte historique de l'Union Soviétique. On sait que dans l'Union Soviétique, il n'y a jamais eu de consensus sur ce qu'est une « philosophie marxiste du langage ». Volochinov et Polivanov ont constaté à la fin des années vingt sa non-existence. Les marristes sont considérés depuis les années cinquante comme des « compagnons de route » et des « vulgarisateurs » du marxisme, tandis que Viktor Vinogradov, nommé par Staline le

chef de l'*Institut de Linguistique* en 1950, a considéré la langue nationale comme un « instrument de domination au-dessus des classes » (Vinogradov 1935). À votre avis, pour quelles raisons il n'a pas été possible d'élaborer une doctrine pour ainsi dire orthodoxe sur le sujet ? Pourrais-t-on encore parler de quelque chose comme un *système* définissant la philosophie marxiste du langage ?

**J.-J. L.** – La seule réponse à cette question est : mais non, voyons ! L'orthodoxie, à juste titre, a mauvaise réputation : le *diamat* et les lois de la dialectique telles qu'inscrites sur les tables de la loi par Staline, mais aussi bien son intervention en linguistique. Une orthodoxie de type théologique, adossée à un pouvoir et destinée à pourchasser les hérésies. Le marxisme, bien sûr, n'en est plus là, c'est une tradition riche parce que multiforme (on devrait dire *les marxismes*), avec multiplication de positions incompatibles et risque d'éclectisme.

Cela ne veut pas dire qu'on doit sombrer dans un éclectisme sans principe. En tant que marxiste, on considérera la philosophie du langage comme un *Kampfplatz*, où l'on doit mener la lutte contre la tendance idéaliste (la philosophie comme lutte des classes dans la théorie, selon la célèbre définition d'Althusser). Et cette lutte sera menée au nom d'un marxisme non orthodoxe, mais aussi « non reconstruit », c'est-à-dire résistant à toutes les formes de capitulation idéologique (ce qui règle la question de l'éclectisme, par exclusion de bon nombre de « marxismes »), dont on peut donner pour exemple le rejet de la dialectique. C'est bien pourquoi il faut relire Lénine philosophe. Il est possible de définir un certain nombre de « points à tenir » (pour utiliser le langage de Badiou) sur Marx, par exemple ceux qu'indique Sève à la première page du premier volume de sa tétralogie : intelligibilité générale du cours de l'histoire, fonction primordiale du travail, rôle émancipateur du prolétariat, essence transitoire du capitalisme, avènement nécessaire du communisme, passage obligé par la révolution, fécondité éprouvée de la dialectique (je reprends les termes même de Sève : 2004). La traduction de ces points en termes de philosophie du langage (si toutefois on les adopte – leur apparence « orthodoxe » ne m'échappe pas, mais elle ne me gêne pas non plus) n'est pas univoque et détermine



un éventail de positions marxistes, virtuellement divergentes, en philosophie du langage.

Le terme de « système » pose lui aussi problème. Si on l'entend en termes de système linguistique, c'est-à-dire d'un ensemble de règles ou de normes constitutives d'un jeu de langage, on risque de retomber dans l'orthodoxie. Mais une philosophie marxiste du langage, quelle qu'elle soit, implique la position d'un ensemble de thèses, série articulée qui fait système. Sur ce point, je ne renie nullement le caractère systématique (thèse initiale, quatre thèses positives, thèse finale) de mon livre de 2004.

**O.B.** et **E.B.** – Nous souhaitons poursuivre avec quelques questions sur le contenu conceptuel de vos travaux portant sur la philosophie marxiste du langage. La première porte sur un concept fondamental se situant au cœur de votre démarche, celui d'histoire. En effet, vous soulignez l'importance du rôle que l'histoire joue dans « la vie » des langues. Or, pour peu que l'on y prête attention, on s'aperçoit rapidement que vous faites usage d'un concept d'histoire tout à fait particulier car vous parlez d'une « histoire sédimentée » et « sérielle » dans la mesure où elle est traversée par des temporalités résolument hétérogènes. Nous avons deux questions sur ce concept d'histoire. La première est générale : quels sont, selon vous, les gains principaux, aussi bien *théoriques* que *pratiques*, de faire usage de ce concept particulier d'histoire lorsqu'on se propose de construire une philosophie proprement marxiste du langage ?

**J.-J. L.** – C'est une de vos questions qui m'ont fait le plus réfléchir. Je commence par un aveu : je n'avais pas conscience d'opérer avec un concept d'histoire qui me soit propre. Je pensais en effet que j'utilisais le terme « histoire » au sens du matérialisme historique (intelligibilité générale du cours de l'histoire, comme dit Sève), avec ses apparences de paradoxe (toute l'histoire est l'histoire de la lutte des classes ; mais les sociétés de classe sont la préhistoire de l'humanité, qui commencera véritablement avec le communisme).

Parler d'histoire en philosophie du langage (« Première thèse positive : le langage est un phénomène historique »), c'est

indiquer que la langue n'est pas seulement un système, qu'elle est *dans* le monde et *du* monde, c'est-à-dire sujette à l'histoire, au changement historique. Ou plutôt, car on se souviendra de la critique de l'historicisme gramscien par Althusser (2018, chap. 2 : il n'y a pas que du changement dans l'histoire, il y a des structures qui assurent leur stabilité par ce changement même : les formes de la lutte des classes changent sans cesse, et donc les classes en lutte, mais l'antagonisme qui caractérise le rapport de production capitaliste demeure, et se reproduit dans ce changement), on cherchera à penser la dialectique du système (il y a un système de la langue, produit de sédimentations historiques et de processus de grammatisation – concept emprunté à Sylvain Auroux : 1994) et du style individuel – il y a une multitude d'idiolectes, que j'analyse dans mon nouveau livre en termes de style (Lecerclé 2019).

C'est pourquoi j'ai proposé de remplacer les concepts saussuriens de « langue » et de « synchronie » par ceux de « formation linguistique » et de « conjoncture linguistique » (avec ses « moments »), issus du marxisme. Qu'est-ce en effet qu'une « langue » ? Un ensemble sédimenté de dialectes en lutte (et donc un ensemble instable, soumis à la lutte des dialectes), avec des rapports de force, entre dialecte standard, ou majeur, comme diraient Deleuze et Guattari, et dialectes mineurs, dialectes dont certains (et avant tout le dialecte standard) sont inscrits dans des appareils linguistiques. On retrouve ici la grammatisation d'Auroux : l'« anglais », c'est ce que diffusent le British Council, les universités britanniques (qui sont des produits d'exportation majeurs), les médias et les grammaires. D'où ma formule favorite : l'anglais n'existe pas (ce qui existe c'est la multiplicité des dialectes, et jusqu'aux idiolectes), mais il insiste (sous la forme de l'anglais standard grammatisé). La conjoncture linguistique (plutôt que l'état de langue ou la coupe synchronique) est définie par l'état de ce rapport de forces, et par le rapport entre les composantes sédimentées, dominantes ou émergentes de la formation linguistique (d'où l'importance de la littérature, jeu de langage le plus apte à saisir la composition conjoncturelle de ces trois temps de la langue).

Par ailleurs, parler d'histoire en philosophie du langage, c'est aussi faire du terme un usage polémique : c'est refuser le

concept de diachronie, par quoi la linguistique structurale se débarrasse de l'histoire en limitant le changement linguistique au développement des possibilités prévues par la structure, par exemple la célèbre proportion saussurienne : réaction-réactionnaire → répression-répressionnaire – ce dernier mot n'existe pas, mais il pourrait un jour exister (Saussure 1985, 225). Il arrive, bien sûr, que le changement linguistique prenne cette forme (je peux essayer de faire passer le mot « marxistement » dans la langue), mais elle change plus souvent encore de façon hasardeuse et contingente. Saussure lui-même, ce grand philosophe du langage, parle de la langue comme « correction partielle d'un système naturellement chaotique » (Saussure 1985, 182). Un exemple rapide : le mot « budget » est un emprunt de l'anglais, pour désigner les prévisions annuelles des finances de l'État. Mais le mot anglais au départ désigne une bourse (d'où la mallette fièrement brandie par le Chancelier de l'Échiquier lorsqu'il se rend au parlement pour y défendre son budget), et son acception contemporaine est le résultat d'un déplacement par synecdoque (de la bourse à son contenu) et métonymie (du contenu de la bourse aux finances de l'État). Et le mot vient du vieux français bougette, une bourse de cuir. Emprunts, dérives rhétoriques : tout cela relève de la contingence, c'est-à-dire non d'une diachronie mais d'une histoire. Et on pourrait trouver des exemples plus massifs dans la naissance et le développement des créoles (Mufwene 2001).

Reste un problème : comment articuler un concept stratifié d'histoire de la langue (les différentes strates changent à des rythmes différents, la syntaxe plus lentement que la sémantique, le changement structural plus lentement que le changement contingent) avec un concept général d'histoire, là où la langue est au contact du monde. C'est le problème du rythme du changement historique selon les différentes composantes et les différents niveaux de la formation linguistique.

Je reprends. Il y a effectivement, quand on parle de langage, deux utilisations du mot « histoire », et il faut décider si l'on doit, ou pas, les articuler sous un concept unique d'histoire. L'ambiguïté apparaît dans la formulation (que je reprends de mon livre de 2004), « la langue a une histoire et elle

est histoire ». Comme on l'a vu, la linguistique structurale résout le problème en faisant appel à deux concepts : un concept général d'histoire qui ne concerne pas la science du langage, et un concept de diachronie, qui nomme le type d'histoire spécifique de la langue en tant que système, par exploitation des virtualités de la structure. Ma solution est d'essayer de penser les deux aspects sous un seul concept d'histoire – de dire que l'histoire de la langue n'est pas de nature différente de l'histoire de la société. En termes de linguistique soviétique, cela veut dire refuser la position de Staline (la langue n'est pas dans l'histoire en ce qu'elle est au-dessus des classes, un instrument au service de tous, avec le danger de sombrer dans le nationalisme, car ce « tous » est celui d'une nation, et la langue une langue nationale, le russe), sans tomber dans le réductionnisme marriste (l'histoire de la langue est immédiatement et totalement déterminée par l'histoire de la société et une révolution sociale entraîne inéluctablement une révolution linguistique).

Mais l'histoire telle que la conçoit le matérialisme historique n'est pas un long fleuve tranquille : histoire de luttes, de rapports de forces, de crises et de révolutions, mais aussi histoire des rythmes différents des différentes strates de la formation sociale, survivances, éléments dominants dans la conjoncture, éléments émergents, bref une histoire avec des temporalités diverses, comme chez Althusser (une histoire avec surdétermination) ou comme chez Raymond Williams. Dans cette histoire de la société, la langue insère sa (ses) temporalité(s) propre(s) : son changement n'a pas le même rythme que le changement social, et il n'a pas un seul rythme.

Ici apparaît un élément d'autocritique. Lorsque j'évoquais les strates différentes de la langue (syntaxe, sémantique, phonologie, etc.), cet empilement de niveaux qui changent chacun à son rythme, je calquais mon analyse sur l'image de la langue comme structure (double articulation, les unités d'un niveau se combinant pour former les unités du niveau supérieur), c'est-à-dire sur une abstraction fétichisée, objet de la « science » linguistique. Ce qui veut dire que j'oubliais que ma propre conception de la « langue » est celle d'une formation linguistique, ensemble de pratiques

sédimentées et pour certaines grammatisées. Il me faut donc reprendre la question des différents rythmes du changement de la langue de ce point de vue.

On a alors affaire à une extrême diversité de pratiques langagières (dialectes, jargons, styles, idiolectes) dont le changement constant (par usure, contact, emprunt et hybridation, par oppositions entre groupes, y compris groupes de génération) donne lieu à des sédimentations différentes (à des « vitesses de sédimentation » différentes) selon les rapports de force à l'intérieur de la formation linguistique, qui varient selon la conjoncture linguistique et ses moments (écrit *vs* oral, dialectes grammatisés ou non, inclus dans le parler « noble » ou « cultivé » ou refoulé dans le « populaire »). Ces rapports de force se jouent au sein des différents Appareils Idéologiques d'État (langue standard, valeur de distinction : « elle ne maîtrise pas bien le français », « il a un accent à couper au couteau », « elle a su perdre son accent régional ou ethnique »). Ainsi l'écrit et le standard résiste mieux au changement (la sédimentation est plus dense, coagule plus facilement) que l'oral et le dialectal (même s'ils sont pieusement recueillis au titre du folklore). Mais même l'écrit et le standard ne sont pas en dehors de l'histoire de la société et leur changement, avec son rythme spécifique (retard, réaction, accélération) est influencé par elle. Avec parfois des avancées rapides (invasion du franglais) et des tentatives de réaction (la loi Toubon contre le franglais, qui fut un insigne échec) ; avec parfois aussi des interventions réussies, comme l'introduction en anglais moderne par les grammairiens de consonnes muettes (dans *doubt* ou *debt*), pour des raisons d'étymologie latine. Dans mon livre de 2004, j'évoquais un exemple syntaxique, ce qu'on appelle « *unattached participle* ».

On pourrait relire le grand œuvre d'E.P. Thompson sur la formation de la classe ouvrière anglaise en prêtant attention à ses citations (Thompson 1963), en se demandant comment les pratiques langagières des prolétaires anglais du début du 19<sup>ème</sup> siècle sont encore connaissables (c'est le propos du livre d'Arlette Farge sur la voix au 18<sup>ème</sup> siècle : Farge 2009). Et on constatera que, pour la majeure part, elles ne le sont pas, fautes d'avoir été sédimentées par l'écrit, sauf indirectement, par

déformation due au rapport de forces (le prolétaire parle par la voix du petit bourgeois dans les romans de Mrs Gaskell). Et quand elles le sont, c'est sous une forme dominée parce que populaire (orthographe et syntaxe déviantes, au point de gêner la compréhension), ou par traduction dans le dialecte standard (dans les rapports des inspecteurs des fabriques, lus attentivement pas Marx, ou dans les enquêtes proto-sociologiques de Mayhew : Thompson et Yeo 1973).

**O.B.** et **E.B.** – Notre deuxième question sur le concept d'histoire dont vous faites usage dans votre travail est plus spécifique et a une portée méthodologique car nous aimerions savoir comment faut-il analyser le rapport que l'on peut établir entre les niveaux hétérogènes définissant la manière dont les langages se transforment dans le temps et sur un territoire donné ?

**J.-J. L.** – Ce que je viens de dire m'autorise sur ce point une réponse rapide. Il en est de la langue (c'est-à-dire de la formation linguistique) et de ses niveaux hétérogènes, qui sont en réalité différentes pratiques et différents degrés de sédimentation et grammatisation, comme de la société elle-même, dont les différentes strates ont des temporalités différentes (les forces productives n'évoluent pas au même rythme, c'est le B A B A du marxisme, que les rapports de production, les superstructures que la base, dans leur autonomie relative, avec effet de rétroaction qui va jusqu'à remettre en cause la métaphore architecturale). Une définition de la canonicité d'un texte littéraire (de sa capacité à persister, dans le canon de la grande littérature) pourrait être sa capacité à saisir les différentes temporalités de la langue (survivances, dominances et émergences linguistiques, et vitesses de sédimentation différentes).

**O.B.** et **E.B.** – Considérons un autre concept central de votre travail. Dans son livre *Le discours antillais*, Édouard Glissant raconte une anecdote : dans une région d'Italie, il paraît qu'il est écrit à l'entrée des bus « ne parlez pas au chauffeur car il a besoin de ses mains pour conduire ». Bien qu'il s'agisse d'une anecdote (qui met en lumière le préjugé suivant lequel les italiens parlent beaucoup en gesticulant),

Glissant pose en filigrane un problème important visant le rapport que le langage entretient avec le corps. Dans votre ouvrage sur la philosophie marxiste du langage, vous prenez soin de distinguer votre concept de « corps social » d'autres sens (phénoménologique, psychanalytique) du concept de corps. Qu'entendez-vous au juste par « corps social » et quelle est la relation qu'il entretient avec *a*) le langage en général et *b*) avec le langage en tant qu'il est traversé par des temporalités hétérogènes en particulier ?

**J.-J. L.** – Je reprends, avec une formulation légèrement différente, l'idée développée dans ma quatrième thèse positive (« le langage est un phénomène matériel »), qu'il y a plusieurs corps. Il y a d'abord un corps biologique, qui est le substrat des autres : il naît et meurt, il tombe malade et se soigne, c'est un corps *pour moi*, en ce qu'il ne regarde en dernière analyse que moi (c'est moi, et moi seul, qui doit affronter la maladie et la mort). Il y a ensuite un corps érotique ou désirant, corps des affects, corps *pour un ou une autre*, ce que le politiquement correct appelait à un moment « *the significant other* », pour désigner le partenaire. Et il y a le corps social, corps *pour les autres*, pour tous les autres, corps de la reconnaissance réciproque et de l'identité. Ce corps social a au moins deux avatars : le corps de la relation interpersonnelle (il s'habille, il se maquille, il se pomponne, il se voile ou se dévoile selon les coutumes et les rituels : c'est le corps de la mode et des styles de groupe, de la burka au bikini) ; et le corps laborieux, corps social au sens strict, en ce qu'il m'insère dans la société des hommes : il travaille, il se stresse, il se fatigue, il se repose et il s'entraîne. C'est le corps que décrivent les sociologues ou psychologues marxistes du travail, jadis Georges Friedmann, naguère Pierre Naville, aujourd'hui Ivar Oddone ou Yves Clot (Friedman 1964 ; Naville 2016 ; Oddone 2015 ; Clot 1995).

Il me semble que l'on peut développer le concept dans deux directions. La première est ce que Sève, dans *Marxisme et théorie de la personnalité*, appelle le corps inorganique de l'homme (Sève 1969, 279). Par là il nomme l'existence d'un psychisme extérieur au corps, lequel se prolonge dans des outils et des signes qui l'insèrent dans la société. Ce concept intéresse la philosophie du langage dans la mesure où la langue

(sédimentée, grammatisée) fait partie de ce corps social inorganique. Le langage est donc partie intégrante du corps social, sous sa forme inorganique : on retrouvera ici des intuitions de la psychanalyse lacanienne (en particulier l'œuvre de Serge Leclaire) sur l'intervention du langage dans le corps désirant – intuitions généralisables au corps social (par exemple les effets corporels du harcèlement au travail).

La seconde direction est celle que j'ai prise dans mon dernier ouvrage, avec la théorie de l'interpellation et de la contre-interpellation, comme fabrique de sujets par prise de corps. L'interpellation saisit (toujours-déjà) le corps de l'individu dont elle fait un sujet principalement par le biais du langage, mais pas seulement. Appareils, rituels et pratiques saisissent le corps par tous les sens : dans la scène primitive althussérienne de l'interpellation (Althusser 1976, 113-114), le coup de sifflet de l'agent (qui fait que l'individu « sifflé » se retourne de 180° et par ce retournement physique devient sujet, l'interpellation est auditive. Il y a donc des formes d'interpellation visuelle, olfactive ou tactile). Le corps social est alors le corps tel qu'il est saisi par l'interpellation qui le subjective, interpellation assujettissante et en même temps capacitante (les *enabling constraints* de Butler). La thèse principale de ma théorie de l'interpellation est la suivante : pas d'interpellation qui ne suscite (comme une possibilité nécessaire) une contre-interpellation. Cette matérialité corporelle de l'interpellation était déjà présente chez Althusser en tant qu'il se déclare pascalien (si vous voulez croire, mettez-vous à genoux et priez) : le corps social est le corps de la (des) pratique(s). Le lien entre le langage et le corps social est alors que l'interpellation langagière est la forme canonique de l'interpellation (la forme exemplaire et la forme la plus importante).

Quant au rapport du corps social ainsi saisi par le langage avec les temporalités hétérogènes du langage, on le saisira en revenant à la théorie althussérienne de l'interpellation. Le sujet interpellé ne l'est pas une fois pour toutes (par exemple en recevant un nom à sa naissance). L'interpellation est plurielle et continue, et contrairement au désir freudien elle ne cesse pas avec la mort du sujet (Staline mort n'est pas l'objet de la même interpellation qu'au temps du



Petit Père des Peuples). Il y a donc une histoire linguistique de l'interpellation du sujet, au fil de la lutte des dialectes et de leurs rapports de forces dans lequel il est pris, selon les types d'interpellation auxquels il est soumis par les différents appareils idéologiques (l'école comme lieu d'inculcation du dialecte standard grammatisé ; les argots d'adolescents comme centres de résistance à l'interpellation langagière dominante ; la langue de bois du parti politique auquel il finit par adhérer ; les « éléments de langage » du sens commun tels qu'ils lui sont imposés pas media, etc.).

**O.B. et E.B.** – L'une des critiques centrales que vous adressez à la philosophie dominante du langage est qu'elle fétichise le langage. Pourtant, pour mettre en relief votre propre position dans le champ de la philosophie marxiste du langage, vous employez à plusieurs reprises des expressions (d'allure heideggerienne) comme, par exemple, « la langue nous parle ». N'est-ce pas là une autre manière de fétichiser la langue ? Comment répondriez-vous à cette question en mettant en valeur le rôle actif que le sujet collectif peut jouer dans le rapport qu'il entretient avec le langage ?

**J.-J. L.** – L'objection est pertinente. En elle-même, la formule semble relever du fétichisme. Son origine heideggerienne (*die Sprache spricht*) de ce point de vue n'aide pas. Je vais cependant tenter de répondre à l'objection. « La langue » semble être alors un bel exemple de ce que Marx entend par aliénation, le résultat d'un processus objectif par lequel les hommes sont dépossédés de leur maîtrise sur leurs pratiques sociales, transformées en puissances étrangères qui les oppriment<sup>3</sup>.

Toutefois, la formulation n'arrive jamais seule, mais toujours dans le cadre d'une opposition : la langue parle v. je parle la langue. On peut (doit) même donner à cette opposition la forme d'une contradiction dialectique : c'est la langue qui parle (qui *me* parle, dans les deux sens du terme : qui parle par ma voix et qui s'adresse à moi, c'est-à-dire qui me fixe une adresse, qui me place) v. c'est moi qui parle la langue (qui la plie à mes fins expressives). Et il est clair qu'ici « langue » et « parle » ne renvoient pas à la langue et à la parole

saussuriennes, où la parole est la mise en œuvre individuelle d'un système (encore que cette dichotomie structuraliste ne soit pas aussi tranchée que cela dans l'œuvre de Saussure qui envisage une linguistique de la parole – cf. sur ce point la lecture de Simon Bouquet 1997). Dans la contradiction dialectique, les deux aspects doivent être pensés ensemble, pas seulement dans leur unité mais dans leur identité : le système est une coagulation d'idiolectes, il fixe les limites du dicible (sa contrainte est ici assujettissante), et en même temps il permet au sujet qu'il interpelle à sa place de locuteur de dire ce qu'il a à dire (ces contraintes assujettissantes sont en même temps, et indissolublement, des contraintes capacitanes). D'où la proposition centrale de mon nouveau livre : pas d'interpellation sans contre-interpellation, proposition dont le langage fournit l'illustration canonique.

Si par « langue » on décide d'entendre non le système saussurien, mais « langue naturelle », le terme est alors un raccourci, une notion commune (chacun sait ce que c'est que le français ou le russe) en attente de son concept, auquel j'ai donné le nom de « formation linguistique ». La contradiction prend alors la forme suivante, qui est la seconde proposition fondamentale de mon nouveau livre : la langue n'existe pas, mais elle insiste. Elle n'existe pas en ce qu'elle est un champ de dialectes (au sens le plus large du terme) en compétition et elle insiste sous la forme d'un dialecte standard fortement sédimenté et grammatisé. Je reprends ici l'opposition de Deleuze et Guattari (qui dépasse la langue) entre le majeur (le dialecte standard) et le mineur (la multiplicité des dialectes qui sont la réalité de la langue conçue comme formation linguistique). Il y a donc bien du fétichisme, au pôle majeur de la contradiction, sous la forme du système que la linguistique « scientifique » décrit, mais non dans la contradiction elle-même.

La seconde partie de votre question introduit le concept de « sujet collectif » et de son « rôle actif » vis-à-vis du langage. Qu'il y ait du « collectif » dans le langage est clair (ce n'est pas pour rien que l'individualisme méthodologique est mon principal adversaire philosophique), mais je ne suis pas sûr qu'il prenne la forme d'un « sujet » (si le sujet est pour Althusser le concept idéologique par excellence, c'est bien par ce

que la production et la reproduction de sujets *individuels* est l'objet même de l'interpellation idéologique). Mais du collectif il y a dans le langage, et pas seulement sous la forme générique du social (l'homme est une espèce animale qui vit en société) : c'est ce que j'essaie de penser sous la forme des dialectes qui constituent la formation linguistique (styles de groupe, structures de sentiment, concept emprunté à Raymond Williams 1977), et de leur lutte par établissement d'un rapport de forces au sein d'une conjoncture linguistique. Le fétichisme est alors celui du dialecte standard grammatisé : il est l'inscription d'un rapport de force, et à ce titre vulnérable et provisoire.

**O.B.** et **E.B.** – Nous voudrions nous situer sur un niveau plus général de cette discussion pour poser un problème qui nous a beaucoup intéressé, mais qu'il nous était difficile à comprendre dans la mesure où il vise le rapport complexe entre le discours philosophique, le discours littéraire et la politique.

De fait, l'une des objections que vous adressez à Habermas est qu'il « parle très rarement de littérature ». Vous expliquez ensuite que, chez Habermas, « les textes littéraires, envisagés comme les produits d'actes de parole spécifiques, entrent mal dans son modèle d'interlocution » (Lecercle 2004, 54). Revenons donc sur le statut des textes littéraires et le discours philosophique dans le rapport qu'ils entretiennent avec la politique. Lorsque nous réfléchissions sur ce rapport en lisant vos travaux, nous nous sommes aperçus que l'énoncé philosophique et l'énoncé littéraire ont non seulement des caractéristiques communes mais sont, jusqu'à un certain point, identiques. Dans votre débat avec Ronald Shusterman, vous explorez l'hypothèse suivant laquelle la philosophie et la littérature ont une même origine politique<sup>4</sup>.

Bien entendu, avoir une origine commune ne signifie pas que ces deux types de discours sont purement et simplement identiques. D'où notre question : comment peut-on distinguer le mode d'être des énoncés littéraires du mode d'être des énoncés philosophiques afin que l'on puisse mieux comprendre *a)* le rapport qu'ils entretiennent entre eux, mais aussi *b)* la singularité du rapport qu'ils entretiennent avec la politique ?

**J.-J. L.** – Ici encore l'objection (implicite) est pertinente. Les textes que vous citez peuvent effectivement prêter à confusion, surtout le second. Pour répondre, il faut que je les replace dans leur contexte. Ma critique de Habermas concerne l'irénisme de sa philosophie du langage, cette séparation fondamentale qu'il marque entre agir communicationnel et agir stratégique. Son peu d'intérêt pour la littérature prend alors valeur de symptôme, car travailler sur la littérature, c'est prendre en compte et la diversité des jeux de langage (ce qui éviterait l'abstraction de sa conception de l'agir communicationnel) et la violence du langage. Quant à ma discussion philosophique (et néanmoins amicale) avec Ronald Shusterman, elle se situe le long d'une ligne de partage entre littérature et connaissance : il soutient que la littérature est de l'ordre du jeu et n'est pas concernée par la connaissance, tandis que je soutiens que la littérature produit des connaissances (spécifiques – qui ne sont pas celles de la science). Dans ce contexte, je trouve un allié chez Rancière – alliance tactique avec une conception de la littérature (distinguée de la fiction) qui n'est pas au centre de mes intérêts, même si je suis sensible aux développements qu'il en a donnés – la littérature comme issue des Belles Lettres au début du 19<sup>ème</sup> siècle, par croisement avec la démocratie (démocratie des personnages – la femme adultère d'un médecin de province devient héroïne, démocratie des thèmes et des objets, démocratie des styles – tous les styles, et pas seulement le style noble, sont admissibles dans le texte littéraire).

Tout ceci ne répond pas à votre question sur le rapport entre propositions philosophiques et propositions littéraires. Qu'il s'agisse de deux jeux de langage différents ne m'échappe pas. Et il y a une tradition de la pensée de leur différence. Par exemple l'opposition entre concepts philosophique, percepts et affects littéraires chez Deleuze et Guattari (1991). Par exemple les nombreux textes que Pierre Macherey, le philosophe qui a le plus réfléchi sur la question, a consacrés à la philosophie de la littérature (la littérature donne à penser, du singulier vers l'universel ; vérités horizontales de la littérature, verticales de la science (Macherey 2013, 112, 217) ; la littérature « fait » de la philosophie et la philosophie « fait » de la littérature (Macherey

1990, 196 sq) – bref tout ce qui peut définir une « philosophie littéraire » par opposition à une philosophie de la littérature). Ou encore on peut citer la lettre d'Althusser à André Daspre, qui concerne l'art en général, en ce qu'il nous « donne à voir », mais non à connaître – à percevoir de l'intérieur l'idéologie dans laquelle il baigne (Althusser 1995, 561). La tendance générale semble être que si la littérature nous donne une connaissance c'est une connaissance singulière de « la vie », tandis que la philosophie vise l'universel du concept. La littérature ne pose pas de thèses, elle nous donne à voir et à partager l'expérience singulière. Les propositions de l'un et de l'autre jeu de langage ne sont donc pas superposables.

Reste à répondre sur le fond, sur « la distinction de leur mode d'être » et sur leur rapport à la politique.

La réponse à la deuxième de ces questions appartient à la tradition que j'ai évoquée. Selon la définition althussérienne classique, que je fais encore mienne (je suis sur ce point un althussérien attardé), la philosophie mène la lutte des classes dans l'idéologie (dont elle nous donne ce faisant une connaissance par concept). La littérature nous donne elle aussi une connaissance de l'idéologie (sur ce point je me sépare d'Althusser), mais ce n'est pas une connaissance par concept, mais une connaissance pratique, en ce qu'elle met en scène l'opération majeure de l'idéologie qui est la subjectivation par interpellation. Elles ont donc l'une et l'autre un rapport à la politique, mais pas au même niveau : il est plus direct dans le cas de la philosophie (choix entre la tendance matérialiste et la tendance idéaliste – vieille position léniniste), plus large dans le cas de la littérature : mettant en scène l'opération d'interpellation, et ce faisant interpellant lui-même des sujets lecteurs, le texte littéraire « fait de la politique » au sens élargi (pas de la politique partisane : je n'appelle pas à un retour au réalisme socialiste) – je vous renvoie sur ce point au *Kafka* de Deleuze et Guattari (1975).

Quant à la réponse à la première question, ma position consiste à distinguer le fonctionnement pragmatique d'un certain nombre de jeux de langage, dont la littérature et la philosophie, à partir d'une théorie de la vérité comme déterminée par le jeu de langage dans lequel apparaît le terme.

Comme la question demanderait un traitement fort long, je vous renvoie à mon article, « Littérature, fiction, vérité : Morozov, Rancière, Foucault »<sup>5</sup>, paru le ligne dans la revue *Période*, dont je reproduis ici le tableau qui synthétise les analyses (Morozov est, bien entendu, le héros des Pionniers soviétiques) :

1	2	3	4	5
Jeu de langage	Mythe	Science	Littérature	Philosophie
Force illocutoire de l'énoncé de vérité	Révélation, ou énoncé dogmatique	Énoncés théoriques, expérimentation systématique	Énoncés fictionnels, poétique et style	Concepts, et leur construction
			=	
Effet perlocutoire	Foi, croyance, certitude	Connaissance scientifique	Effets de vérité	Connaissance par concept.
			+	
Condition d'infélicité.	Croyance naïve, superstition	Fraude. Limites dans le temps de la théorie et de l'expérimentation	Artifice explicite, fiction, imagination.	Sophismes, dogmes philosophiques.

6	7	8
Histoire	Droit	Politique
Énoncés sur les faits, enquête.	Énoncés juridiques, débat contradictoire, procès devant un jury.	Énoncés sur la justice, Action politique
Connaissance des faits.	Conviction (dans les deux sens du mot anglais).	Conviction politique (action de masse, vote).
Capture par le mythe ou le dogme	Erreur judiciaire.	Tyrannie, fin de la politique.

**O.B.** et **E.B.** – Notre dernière question fait écho à la première. Nous demandions quelles sont selon vous les changements notables de la conjoncture actuelle qu'il faut prendre en considération pour pouvoir y intervenir efficacement. Nous nous demandons également quels sont, à votre avis, les traits caractéristiques de la « philosophie politique du langage » (Sibertin-Blanc 2013, 199-200) d'inspiration marxiste ou « para-marxiste » dans ce début du XXI<sup>e</sup> siècle ?

**J.-J. L.** – Il y a donc, comme on l'a vu, des traits de la conjoncture qui n'ont pas changé. La lutte idéologique doit toujours être menée, même si aujourd'hui elle doit être menée sur deux fronts (le néolibéralisme, idéologie dominante quoique en crise, et le nationalisme, avec son replis sur l'identité et son déplacement métonymique de l'ennemi principal). Nous devons mener la même lutte politique pour les mots (pour résister à leur imposition, pour proposer nos propres mots : la question des mots d'ordre n'a rien perdu de son importance). Dans un entretien récent au journal *l'Humanité*, l'historien Gérard Noiriel faisait remarquer le glissement, au cours des ans, dans le vocabulaire politique commun (par exemple celui que transmettent les media) du syntagme « les travailleurs immigrés » au mot « immigration » : bel exemple d'une bataille idéologique pour le moment perdue par nous. Le problème naturellement est de ne pas surestimer l'importance de cette lutte pour les mots (il ne faut pas seulement prendre d'assaut les signifiants flottants, il faudra bien un jour prendre d'assaut le Palais d'Hiver). Mais il est également important de ne pas les sous-estimer : il faut lutter pour remettre le mot « communisme » au centre du débat (sur ce point, je suis d'accord, pas seulement avec Sève, mais avec Badiou et Zizek).

Mais par certains côtés, la conjoncture a radicalement changé, et ce du point de vue du langage : nous vivons une époque de révolution technologique dans le domaine du langage qui est sans précédent, non seulement dans son contenu, mais dans sa vitesse et sa constante accélération (accélération qui ne concerne pas seulement, bien sûr, la technologie de l'information, voyez Rosa 2010) : cela va du langage des SMS aux réseaux sociaux (contraintes de Twitter et multiplication

des *fake news*). Il y a là une tâche politique vitale qui est celle de votre génération plus encore que de la mienne.

Quant à la « philosophie politique du langage », de Guillaume Sibertin-Blanc (dont j'apprécie énormément l'œuvre), si on la tire des deux pages que dans son *Politique et État chez Deleuze et Guattari* (2013, 199-200), il consacre à la question du langage (pages avec lesquelles je suis totalement en accord), on pourra essayer de la poursuivre en suivant le filon de la lutte des classes – une philosophie politique du langage, c'est une philosophie du langage ni positiviste ni scientiste (de Chomsky aux cognitivistes). Mais on pourra la suivre également à la lumière de ma quatrième thèse positive (le langage est un phénomène politique) : toute philosophie du langage sera alors, par nature, une philosophie politique. De fait, je suis frappé, en ce qui concerne les conjonctures historiques qu'en tant qu'angliciste je connais bien, par le lien entre grammaire et radicalisme politique : Horne Tooke, l'agitateur politique de la fin du 18<sup>ème</sup> siècle, ami de Wilkes, est aussi l'auteur d'un des premiers systèmes de philosophie du langage (*The Diversions of Purley*) et contrairement à Chomsky, ces deux aspects de sa pratique et de son œuvre sont étroitement liés : son action politique radicale se mène au nom des libertés perdues des « anciens Britanniques », et sa théorie du langage, qui passe par l'étymologie (aujourd'hui reconnue comme fantaisiste) vise à retrouver la pureté d'un langage corrompu (comme est corrompue l'ancienne constitution) par des siècle d'oppression. Quelques années plus tard, William Cobbett, le journaliste radical (on relira les pages que E.P. Thompson lui consacre dans son grand œuvre) a éprouvé le besoin d'écrire une grammaire, la langue étant une arme directement politique qu'il ne faut pas laisser aux mains des puissants.

## NOTES

<sup>1</sup> Nous souhaitons adresser nos plus vifs remerciements à Monsieur Jean-Jacques Lecercle qui a généreusement accepté de répondre à nos questions portant sur les principes fondamentaux de son travail.

<sup>2</sup> Lecercle, Jean-Jacques. « Mettez un Lénine dans votre philosophie du langage ». In <http://www.revueperiode.net/>



<sup>3</sup> Sur le concept marxien d'aliénation (et sa persistance dans *Le Capital*, *pace* Althusser), on consultera Sève, par exemple *Penser avec Marx aujourd'hui* (2004, page 30, note 13), que je reprends ici.

<sup>4</sup> « Et si la littérature avait la même origine que la philosophie, dans la cité grecque, donc en rapport avec l'invention de la démocratie : une origine, donc, doublement politique ? Je vais explorer cette voie, franchir ce seuil, en m'appuyant sur l'œuvre de Jacques Rancière » (Lecercle 2002, 238).

<sup>5</sup> Lecercle, Jean-Jacques. « Littérature, fiction, vérité ». In <http://revueperiode.net/litterature-fiction-verite-morozov-ranciere-foucault/>.

## REFERENCES

Althusser, Louis. 1995 [1966]. « Lettre sur la connaissance de l'art (Réponse à André Daspre) ». In *Écrits philosophiques et politiques*. Tome II. Paris : Stock/IMEC.

\_\_\_\_\_. 1976. « Idéologies et appareils idéologiques d'État (notes pour une recherche) ». In *Positions*, 79-137. Paris : Éditions Sociales.

\_\_\_\_\_. 2018. *Que faire ?* Paris : PUF.

Auroux, Sylvain. 1994. *La révolution technologique de la grammatisation*. Liège : Mardaga.

Blanchet, Philippe, Louis-Jean Calvet, Didier de Robillard. 2007. *Un siècle après Saussure : la linguistique en question*. Paris : L'Harmattan.

Bouquet, Simon. 1997. *Introduction à la lecture de Saussure*. Paris : Payot.

Calvet, Louis-Jean. 1987. *La guerre des langues*. Paris : Payot.

\_\_\_\_\_. 2002. *Le Marché aux langues*. Paris : Plon.

Clot, Yves. 2005. *Le travail sans l'homme ?* Paris : La Découverte.

Coupland, Nikolas (ed.). 2013. *The handbook of Language and Globalisation*. Oxford: Blackwell.

Deleuze, Gilles et Félix Guattari. 1991. *Qu'est-ce que la philosophie ?* Paris : Minuit.

\_\_\_\_\_. *Kafka*. Paris : Minuit.

- Farge, Arlette. 2009. *Essai pour une histoire des voix au 18<sup>ème</sup> siècle*. Paris : Bayard.
- Friedman, Georges. 1964. *Le travail en miettes*, Paris : Gallimard.
- Gadet, Françoise, Jean-Marc Gayman, Yvan Mignot, Élisabeth Roudinesco. 1979. *Les maîtres de la langue*. Paris : Maspero.
- Kachru, Braj B., Yamuna Kachru & Cecil N. Nelson (eds). 2009. *The Handbook of World Englishes*. Oxford: Blackwell.
- Lecerle, Jean-Jacques. « Mettez un Lénine dans votre philosophie du langage ». In <http://www.revueperiode.net/>
- \_\_\_\_\_ « Littérature, fiction, vérité ». In <http://revueperiode.net/litterature-fiction-verite-morozov-ranciere-foucault/>
- \_\_\_\_\_. 2002. « Littérature et politique ». In Lecerle, Jean-Jacques & Ronald Shusterman *L'emprise des signes. Débat sur l'expérience littéraire*. Paris : Seuil.
- \_\_\_\_\_. 2004. *Une philosophie marxiste du langage*. Paris : PUF.
- \_\_\_\_\_. 2019. *De l'interpellation*. Paris : Editions Amsterdam.
- Macherey, Pierre. 1990. *À quoi pense la littérature ?* Paris : PUF.
- \_\_\_\_\_. 2013. *Proust entre littérature et philosophie*. Paris : Editions Amsterdam.
- Mouffe, Chantal. 2018. *For a Left Populism*. London: Verso.
- Mufwene, Salikoko. 2001. *The Ecology of language Evolution*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Naville, Pierre. 2016. *Vers l'automatisme social ?* Paris : Syllepse.
- Oddone, Ivar. 2015. *L'expérience du travail*. Paris : Éditions Sociales.
- Olender, Maurice. 1994. *Les langues du paradis*. Paris : Seuil.
- Klemperer, Victor. 1996. *LTI, la langue du III<sup>e</sup> Reich*. Paris : Albin Michel.

- Polivanov, Evgenij. 2014. *Pour une linguistique marxiste*. Trad. E. Simonato et P. Sériot Limoges : Lambert-Lucas.
- Rosa, Hartmut. 2010. *Accélération*. Paris : La Découverte.
- Saussure, Ferdinand de. 1985. *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- Sève, Lucien. 1969. *Marxisme et théorie de la personnalité*. Paris : Éditions Sociales.
- \_\_\_\_\_. 2004. *Penser avec Marx aujourd'hui*, Paris : La Dispute.
- \_\_\_\_\_. 2008. « *L'Homme* » ? Paris : La Dispute.
- Sibertin-Blanc, Guillaume. 2013. *Politique et État chez Deleuze et Guattari*. Paris : PUF.
- Simonini, Augusto. 2004. *Il linguaggio di Mussolini*. Milano: Bompiano.
- Thompson, Edward. 1968 [1963]. *The Making of the English Working Class*. Harmondsworth: Penguin.
- Thompson, Edward & Yeo Eileen (eds). 1973. *The Unknown Mayhew*. Harmondsworth: Penguin.
- Thao, Tran Duc. 1973. *Recherches sur l'origine du langage et de la conscience*. Paris : Éditions Sociales.
- Vinogradov, Victor. 1935. *Język Puškina* (fr. *La langue de Pouchkine*). Moscou : Academia.
- Vygotski, Lev. 1997. *Pensée et langage*. Trad. F. Sève. Paris : La Dispute.
- Williams, Raymond. 1977. *Marxism and Literature*. Oxford: Oxford University Press.
- Wierzbicka, Anna. 2006. *English: Meaning and Culture*. Oxford: Oxford University Press.
- \_\_\_\_\_. 2016. *Imprisoned in English*. Oxford : Oxford University Press.

**Jean-Jacques Lecercle** est professeur émérite de linguistique et de littérature anglaise à l'Université Paris X-Nanterre. Ses recherches portent sur la philosophie marxiste du langage et la littérature ainsi que sur les

multiples relations qu'elles entretiennent avec les pratiques sociales. Parmi ses ouvrages on peut notamment citer *The violence of language* (1990), *L'emprise des signes : débat sur l'expérience littéraire* (2002), *Une philosophie marxiste du langage* (2004) et *De l'interpellation* (2019).

**Adresse:**

Jean-Jacques Lecercle  
Université Paris Nanterre  
UFR de Langues,  
Bât Ida Maier,  
200 Avenue de la République,  
92001 Nanterre, France  
Email: [jlecercle@live.fr](mailto:jlecercle@live.fr)